

TEXTE

Pierre de RONSARD,
sonnet 1, *Derniers vers* (1586)¹

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, dénervé, démusclé, dépulpé,
Que le trait de la mort sans pardon a frappé ;
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.
[...]

2' CHRONO
DE GRAMMAIRE[LEXIQUE]
LE PRÉFIXE « DÉ- »

À partir d'une racine, base sonore et étymologique irréductible qui donne le sens initial (souvent issu, pour nous, de l'indo-européen) se forme un premier (segment de) mot viable, engendrant à son tour une famille de mots : c'est le radical, auquel s'accrochent des préfixes et suffixes, soit pour former des dérivés (pour créer de nouvelles natures ou classes grammaticales) soit pour apporter une nuance de sens. Le préfixe (précédant le radical) « dé- » provient du latin « *de-* » marque l'éloignement ou la privation.

1. Édition et modernisation de l'orthographe par Jean CÉARD, Daniel MÉNAGER et Michel SIMONIN, Gallimard, Pléiade, 1993-1994, 2 vol.

On le retrouve ici au second vers dans l'énumération des participes passifs (« *décharnée, dénérvé, démusclé, dépulpé* »), mais aussi dans « *descendre* », « *désassemble* » et « *dépouillée* », c'est-à-dire 7 fois dans un sonnet de 14 vers. L'insistance du poète sur ce préfixe est donc nette, mais avec une fréquence d'emploi décroissante au fil des strophes : 4 occurrences au premier quatrain, puis 2 occurrences au second, encore moins en premier tercet (1 occurrence) pour enfin disparaître au second tercet. Une telle omniprésence du préfixe atteste du caractère pathétique si ce n'est tragique d'un sonnet où le poète n'est plus que le jouet d'un destin impitoyable.

La mort, que le poète valétudinaire sait certaine et commence à envisager, l'emporte déjà loin de ses lecteurs : « dé- » se diffuse dans le sonnet, mais sa présence va en s'étiolant au fur et à mesure de l'avancée dans le poème qui fait de moins en moins dans la virtuosité rhétorique ; si le poète cède encore à l'orgueil avec le rythme quaternaire du vers 2 (quatre participes passifs juxtaposés), il se contente d'une reprise du préfixe facile vers 8 avec « *descendre* » et « *désassemble* » pour s'en remettre finalement à la sobriété dans la préfixation unique au vers 9 : « *dépouillé* ». Cette résolution à en faire moins s'explique sans doute par l'avancée la mort qui gagne lentement mais sûrement du terrain au fil du poème. Cette éducation au minimalisme, par la mort qui approche et rappelle à l'ordre, explique d'ailleurs la réduction des rimes, d'abord riches (« *semble* »/ « *tremble* ») puis suffisantes (« *endormis* »/ « *amis* », « *face* »/ « *place* »). L'homme assume enfin sa condition : simple mortel.

TEXTE

René CHAR,

« Fragment 128 », *Feuillet d'Hypnos* (Gallimard, 1946)

Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors **commença** l'épreuve.

Les habitants **furent jetés** hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte.

[...]

Furieuse, **la patrouille se fraya** un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je **tenais** à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'**ai aimé** farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

LA VALEUR DES TEMPS (PASSÉ SIMPLE, IMPARFAIT, PASSÉ COMPOSÉ)

René CHAR, poète d'abord surréaliste puis résistant dans le maquis, doit beaucoup au petit village de Céreste, qui, entre Durance et Alpilles, va protéger le poète parachutiste et le sauver de la traque nazie. René Char rend hommage à ces villageois et relate dans un feuillet d'Hypnos resté célèbre sa survie : il revient sur cet épisode, un des temps forts de ses années de résistance, en employant naturellement un des temps du récit au passé, le passé simple. Ce dernier a, entre autres valeurs possibles, la capacité d'exprimer de la brutalité d'une action ponctuelle et souvent imprévue (« furent jetés », « commença »). En fin de récit, le passé composé (« j'ai aimé ») démontre que l'action d'aimer a toujours quelque chose d'actuel et se rattache toujours à quelque chose du présent, temps de référence du narrateur. Le passé composé signifie que cet amour ressenti dans le passé conditionne toujours l'homme qu'est devenu René CHAR par la suite et qu'il est encore au moment où il rédige le fragment 128.

Pour résumer, tout ce qui se réfère aux nazis dans le texte est contenu dans les passés simples violents certes mais amoindrissants, en ce que le passé simple écrase des actions devenues comme étriquées ; Le lien affectif qui rattache CHAR aux héroïques villageois s'exprime en revanche dans un imparfait (voire par antériorité un plus-que-parfait) du temps long, à valeur durative : « je tenais ». René CHAR n'a pas envie de quitter ses sauveurs et fait durer le verbe « tenir ».

FICHE 6

LA POÉSIE

2^{DE}

1^{RE}

BAC

TEXTE

Arthur RIMBAUD,
« Roman », *Cahier de Douai* (1870)

I

On n'est pas sérieux, **quand on a dix-sept ans.**

– Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,

Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !

– On va sous les tilleuls verts de la promenade.

[...]

III

Le cœur fou robinsonne à travers les romans,

– **Lorsque**, dans la clarté d'un pâle réverbère,

Passe une demoiselle aux petits airs charmants,

Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

[...]

– Ce soir-là..., – vous rentrez aux cafés éclatants,

Vous demandez des bocks ou de la limonade...

– On n'est pas sérieux, **quand on a dix-sept ans**

Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

Arthur RIMBAUD jeune prodige de la poésie symboliste a fasciné des générations de lecteurs : précoce et turbulent, il se rattache pourtant à une certaine tradition élégiaque de la poésie qui revient, avec nostalgie, sur un passé mythifié. Dans son poème « roman », le poète entame une ode, en quatrains successifs, à la jeunesse insouciante avec le refrain leitmotiv « *on n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.* » Ce qui frappe dans ce poème assez long, c'est l'instance faite sur les compléments circonstanciels de temps, sous la forme de propositions circonstancielle « *quand on a dix-sept ans* » ou « *lorsque passe la demoiselle...* ». Dans la dernière strophe de notre extrait, ce sont même deux propositions subordonnées conjonctives circonstancielle à valeur de temps qui sont coordonnées : « *quand on a dix-sept ans et qu'on a...* », permettant à Rimbaud de dilater l'évocation du passé.

Le soin particulier apporté à l'indication temporelle montre que la jeunesse, loin de balayer le paramètre chronologique, accorde de l'importance au temps qui passe, en a déjà conscience et fait tout pour le faire durer.

LE ROMAN ET LE RÉCIT

XVIII^e - XX^e s.2^{DE}1^{RE}

BAC

TEXTE**Annie ERNAUX,***Les années* (Gallimard, 2008)

La photo en noir et blanc d'une petite fille en maillot de bain foncé, sur une plage de galets. En fond, des falaises. Elle est assise sur un rocher plat, ses jambes robustes étendues bien droites devant elle, les bras en appui sur le rocher, les yeux fermés, la tête légèrement penchée, souriant. Une épaisse natte brune ramenée par-devant, l'autre laissée dans le dos. Tout révèle le désir de poser comme les stars dans *Cinéma* ou la publicité d'Ambre Solaire, d'échapper à son corps humiliant et sans importance de petite fille. Les cuisses, plus claires, ainsi que le haut des bras, dessinent la forme d'une robe et indiquent le caractère exceptionnel, pour cette enfant, d'un séjour ou d'une sortie à la mer. La plage est déserte. Au dos : « août 1949, Sotteville-sur-Mer. »

Annie ERNAUX a mélangé dans son œuvre romanesque le propos autobiographique féminin pour ne pas dire féministe, et le regard sociologique sur le monde, avec une inspiration clairement marxiste qui sépare dominants et dominés. Dans *Les Années*, un de ses récits récents, elle revient sur ses souvenirs d'enfance, par bribes. Cet extrait nous présente une jeune protagoniste à la mer, souvenir Ô combien banal, et un fait lexical remarquable s'impose, le recours fréquent à la préfixation pour former des mots à partir d'un radical, ici, le recours au préfixe-préverbe « é- » tiré du latin « ex- » qui signifie « sortir de » : « épaisse », « exceptionnel », « étendu », « échapper ».

Le récit *Les Années* et toute l'œuvre d'Annie ERNAUX montrent comment une femme s'extirpe peu à peu de sa condition de femme, de fille, de campagnarde, de provinciale. Toute l'œuvre narrative d'Annie ERNAUX peut se lire comme un long apprentissage (social, culturel, sexuel) mais aussi un apprentissage du style et de l'écriture. L'enjeu est de toute façon de penser la sortie hors de sa condition et le dépassement de l'*habitus* programmé : exister, c'est d'abord s'émanciper, se distinguer d'un corps social et émerger, se faire une place, au-delà du groupe social d'appartenance écrasant. On comprend l'importance alors du préfixe « e(x)- » qui renvoie à l'effort de surgissement, condition de l'individualisation et préalable à toute construction de soi.